

Jeu

Je cherche l'extase : Eugene Lion

Vincent Glorioso, Marie-Louise Paquette et Michel Vaïs

Festivals en questions
Numéro 38, 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/27908ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Glorioso, V., Paquette, M. & Vaïs, M. (1986). Je cherche l'extase : Eugene Lion. *Jeu*, (38), 168–171.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

je cherche l'extase

eugene lion

En réalité, au Québec, il n'y a pas de Canadiens français ou anglais; il y a les Anglo-Américains et les Franco-Américains. Et le théâtre nord-américain est foncièrement en faillite. Nous n'avons aucune tradition dialectique. Je crois que les Anglo-Américains confondent la neutralité avec le fait d'être neutralisé, d'être castré. L'esprit de compromission nationale qui habite actuellement le Canada crée un climat défavorable aux arts. Montréal ne fait pas exception. La véritable différence entre Montréal et le reste du pays réside dans cette remarquable population francophone du Québec qui est encore, pour le moment, en plein triomphe. Pour ce que je peux en juger, la communauté anglophone a pour principale caractéristique d'avoir été vaincue. Ce qui rend le public profondément conservateur. Il refuse, par exemple, d'aller voir les meilleurs spectacles, qui sont ceux du théâtre francophone.

Il n'y a qu'un seul théâtre anglophone établi à Montréal, le Centaur. C'est essentiellement un puits à sec dans un désert! La situation est très malsaine. Il serait beaucoup plus sain pour le Centaur, pour Maurice Podbrey et pour tout le monde, d'avoir un peu de vraie concurrence. Il y aurait, par exemple, un plus grand nombre de bons acteurs disponibles, etc. Partout où le théâtre est en santé, il existe plusieurs compagnies qui produisent et qui créent un dynamisme, une ambiance intéressante et mouvementée. Or, il n'y a pas, du côté anglophone, des gens qui discutent théâtre dans les cafés, des acteurs et des metteurs en scène qui échangent leurs idées, leurs expériences et leurs notes de travail. Même cet entretien est fait pour une revue de théâtre francophone. Il n'y a pas de revue de théâtre anglophone au Québec! Cela est en soi une preuve flagrante de la faillite totale du théâtre anglophone. Les francophones produisent un dossier sur le théâtre anglophone, mais les anglophones ne le font pas.

Il n'y a pas de théâtre anglophone à Montréal parce qu'un seul théâtre ne fait pas le théâtre. Le Centaur est comme une île. Presque tous les gens de théâtre anglophones de talent ont quitté Montréal pour aller là où il y a du travail. Beaucoup d'entre eux aimeraient revenir. Montréal est une ville extraordinaire, probablement la ville la plus intéressante en Amérique du Nord. Tout bien considéré, Montréal est mieux que San Francisco, mieux que New York!

Les anglophones ici se sentent vaincus, non pas tant par les francophones que par rapport à ce qu'ils ont déjà été. Ils souffrent un peu à la manière des colons britanniques qui ont perdu leurs colonies. Les privilèges sont morts, ils ont fini d'être les plus puissants, les plus forts. C'est une communauté encore en deuil de ses privilèges. Ils ont perdu le sens de la fête et celui de la lutte. Je ne crois pas que de grandes oeuvres



Barbara Morin, Clyde Lund et Bert Rosario dans *Open Shut* de Robert Hellman, mis en scène par Eugene Lion.

vres puissent surgir d'une attitude socialement défensive. L'art naît du sentiment de triomphe. La population anglophone, en réaction à sa perte de pouvoir politique, est en fuite, non seulement physiquement (beaucoup sont partis), mais aussi psychologiquement.

La qualité du journalisme en français est tellement supérieure! Les critiques de théâtre anglophones sont en général conservateurs et timides. Ce n'est d'ailleurs pas leur faute; le public anglophone réagit de la même manière. Au centre Saidye Bronfman, ils ont réussi à censurer et à tuer la production de *Man in the Glass Booth* avant même que la première représentation ait eu lieu. Ils ont fait des pressions pour que la pièce soit retirée. Tout ce que l'auteur de cette pièce disait était que certains Juifs avaient collaboré à leur propre mort. On dit la même chose en Israël! C'est pour cela que, là-bas, des gens militent: pour que cela ne se reproduise plus! Mais le public anglophone ne voulait pas entendre de telles choses. Oui, le public anglophone à Montréal a le théâtre qu'il mérite — c'est-à-dire pas de théâtre!

Dans ce vaste dépotoir, la plupart de ceux qui désiraient vraiment faire quelque chose sont déjà partis. Quand on est dans le désert, on cherche de l'eau. Quelques gouttes se trouvent à Toronto, à Vancouver ou ailleurs. Et, pour moi, cette eau est déjà saumâtre: Stratford est une usine. Le théâtre londonien a son «West End» et son «East End»; Stratford en Ontario en est le «Rear End», agité par un répertoire servant les touristes américains. Je soupçonne également que le Gouvernement québécois ne soit pas particulièrement pressé de promouvoir et de subventionner le théâtre anglophone,



The Burnt Flower-Bed, mis en scène par Eugene Lion au Broadway's Lyceum Theatre.

sauf le Centaur. C'est très grave, parce que si le provincial ne donne aucun argent, il est peu probable que le fédéral aide des groupes qui n'ont pas déjà le minimum de finances pour fonctionner. Il est très difficile pour une nouvelle troupe anglophone d'obtenir des subventions. En outre, la morbidité spirituelle qu'affecte la communauté, ou le public anglophone, fait qu'il n'est pas enclin à encourager un théâtre risqué, audacieux, révolutionnaire. Et puis, il n'y a pas de véritable tradition théâtrale en Amérique du Nord; il y a une tradition de show-business, mais pas de théâtre, au sens classique. Nous n'avons pas d'auteurs par exemple. Aux États-Unis, on cite toujours le nom de Sam Shepard, mais si on le compare à Genet, c'est un nain auprès d'un géant! Et le plus important auteur de langue anglaise depuis la dernière guerre mondiale, Samuel Beckett, a choisi d'écrire en français.

Pour l'instant, il n'y a rien de vraiment exceptionnel qui se fasse du côté du théâtre anglophone et je me demande s'il y a un avenir pour ce théâtre à Montréal. Dans la section «variétés» d'un journal, le théâtre occupe souvent autant de place que l'horoscope. Les artistes de théâtre ont abdiqué. Ils ont fui leurs responsabilités aux niveaux politique, esthétique et personnel. Ils ne font pas du théâtre ce qu'il doit être. Quelques personnes seulement prennent des risques. Quelques-unes sont réellement engagées. Finalement, presque tout le monde veut devenir une célébrité du jour au lendemain.

Malgré tout, ce n'est pas un hasard si les jeunes qui achètent beaucoup de disques et de cassettes vont encore aux concerts rock. Parce que, sur scène, il y a de la chair

et du sang. C'est le besoin de se rassembler, de retourner aux sources, de retrouver le moment présent où tout est en jeu. Là où rien n'a encore eu le temps d'être aseptisé, perfectionné et fixé sur une bobine. Ce que les gens recherchent vraiment, c'est l'extase, mais cette époque est révolue. Nous avons fini par accepter que le théâtre soit moins que cela, sans toutefois y avoir complètement renoncé. Car le désir et la faim d'avoir plus survivent. Aussi longtemps que cette faim existe, il peut y avoir un avenir pour le théâtre. C'est peu probable, mais c'est possible.

Quand les gens manquent d'extases positives, ils en choisissent des destructives. La guerre est quelquefois un théâtre compensatoire. Pensez à la façon dont nous aimons nous laisser accrocher par les grands titres des journaux. Avec la guerre renaîtra le sentiment d'urgence et il y aura de nouveau un temps pour l'héroïsme et un temps pour le triomphe illusoire. Ne pouvant la vivre, c'est en mourant que nous retrouvons, enfin, l'extase.